



HAL
open science

Introduction. Écriture de l'histoire et récit littéraire : actualités d'un débat

Anaïs Fléchet, Elie Haddad

► **To cite this version:**

Anaïs Fléchet, Elie Haddad. Introduction. Écriture de l'histoire et récit littéraire : actualités d'un débat. Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 2018, 65-2 (2), pp.7-20. <10.3917/rhmc.652.0007>. <hal-02564894>

HAL Id: hal-02564894

<https://hal.science/hal-02564894v1>

Submitted on 6 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

INTRODUCTION. ÉCRITURE DE L'HISTOIRE ET RÉCIT LITTÉRAIRE : ACTUALITÉS D'UN DÉBAT

Anaïs Fléchet, Élie Haddad

Belin | « *Revue d'histoire moderne & contemporaine* »

2018/2 n° 65-2 | pages 7 à 20

ISSN 0048-8003

ISBN 9782410013986

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2018-2-page-7.htm>

Pour citer cet article :

Anaïs Fléchet, Élie Haddad « Introduction. Écriture de l'histoire et récit littéraire : actualités d'un débat », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2018/2 (n° 65-2), p. 7-20.
DOI 10.3917/rhmc.652.0007

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Introduction. Écriture de l'histoire et récit littéraire : actualités d'un débat

Anaïs FLÉCHET
Élie HADDAD

Pourquoi revenir aujourd'hui sur la place du récit dans l'écriture de l'histoire et l'inscription de la discipline dans les sciences sociales¹ ? Question classique des études littéraires et de l'historiographie contemporaine, posée il y a un siècle déjà par Gustave Lanson dans les colonnes de la *Revue d'histoire moderne & contemporaine*², la réflexion sur les rapports entre littérature et histoire connaît un regain d'actualité depuis les années 2000. En France, la parution des *Bienveillantes* de Jonathan Littell en 2006 a fait l'effet d'un tremblement de terre, suivi d'une première réplique avec le roman de Yannick Haenel en 2009, *Jan Karski*, puis d'une seconde avec *HHhH* de Laurent Binet l'année suivante, conduisant plusieurs historiens à dénoncer une « régression historiographique » ou, sur un mode plus réflexif, à interroger les frontières de leur discipline – et sa « fragilité »³. Mais on pourrait également mentionner, sous d'autres latitudes, l'œuvre de Javier Cercas, qui explore la mémoire de la guerre civile et l'histoire de la transition démocratique espagnole, ou encore *L'homme qui aimait les chiens*

1. Ce dossier est issu de la table ronde organisée à Paris au mois de juin 2017 par la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine.

2. Gustave LANSON, « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 4-7, 1902-1903, p. 445-464. Sur la manière dont ce dialogue et ses impasses ont été envisagés par les historiens depuis le XIX^e siècle, voir Judith LYON-CAEN et Dinah RIBARD, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.

3. Jonathan LITTELL, *Les bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006 ; Yannick HAENEL, *Jan Karski*, Paris, Gallimard, 2009 ; Laurent BINET, *HHhH*, Paris, Grasset, 2009. Voir, dans l'ordre, les commentaires d'Annette WIEVIORKA, « Faux témoignage », *L'Histoire*, 357, janvier 2010, p. 30-31 ; Patrick BOUCHERON, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Le Débat*, 165, mai-juin 2011, p. 41-56, notamment p. 42-46. On lira également dans le même numéro les commentaires de Pierre NORA, « Histoire et roman : où passent les frontières ? », *ibidem*, p. 6-12, ici p. 10-12. Voir également Jean SOLCHANY, « Les bienveillantes ou l'histoire à l'épreuve de la fiction », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 54-3, 2007, p. 159-178 ; Annette BECKER, *Messagers du désastre. Raphaël Lemkin, Jan Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018, p. 230-234 ; et les contributions de Laurence GIAVARINI et Monica MARTINAT dans ce volume.

du cubain Leonardo Padura sur l'assassinat de Trotsky par Ramon Marcader⁴, autant de romans qui se présentent soit comme des « récits rigoureusement réels »⁵, soit comme de savants collages de données historiques et d'invention littéraire.

Parallèlement, les débats autour du roman national, de la transmission de la mémoire ou encore de l'histoire contrefactuelle ont été largement relayés par les médias. Le monde académique s'est emparé à nouveau frais de la question : colloques, séminaires et publications spécialisées ont traité des rapports entre littérature, histoire et fiction⁶; tandis que le livre d'Hayden White, *Metahistory*, était pour la première fois partiellement traduit en français, trente-six ans après sa parution aux États-Unis⁷, et que naissait la revue *Écrire l'histoire*⁸. Au-delà de ces entreprises collectives, des historiens ont expérimenté de nouvelles formes d'écriture et réfléchi aux rapports entre histoire et littérature dans leurs propres ouvrages, la tentative la plus marquante à cet égard étant, dans le contexte français, celle d'Ivan Jablonka⁹.

Ce moment historiographique, s'il prolonge par certains aspects le « retour à la littérature » que Roger Chartier analysait – tout en critiquant la formule – dans les années 1990 au regard des incertitudes de la discipline historique face à l'épuisement des grands paradigmes explicatifs¹⁰, n'en présente pas moins certaines spécificités. En dépit de la diversité des propositions que l'on a évoquées, une idée semble dominer les débats actuels : la littérature serait un enjeu central dans la possibilité de transmission de l'histoire. Le récit en serait la clé, et un récit agréablement écrit. Cette perspective soulève toutefois une difficulté majeure qui tient à la définition de l'histoire comme science sociale – à ce titre fondée sur un appareil critique et une démarche interprétative – et au devenir du paradigme né dans les années 1920 autour des *Annales*, d'autant plus que la notion de récit historique est le plus souvent calquée, dans les controverses récentes, sur celle du récit romanesque, marquant un net déplacement par rapport à la notion telle que Paul Ricoeur l'avait développée dans sa trilogie *Temps*

4. Javier CERCAS, *Les soldats de Salamine* [2001], Arles, Actes Sud, 2002; *Anatomie d'un instant*, Arles, Actes Sud, 2010; *L'imposteur* [2014], Arles, Actes Sud, 2015; Leonardo PADURA, *L'homme qui aimait les chiens* [2009], Paris, Métailié, 2011.

5. J. CERCAS, *L'imposteur...*, *op. cit.*, p. 14.

6. Voir notamment, pour la France, les dossiers « Savoirs de la littérature », dossier des *Annales HSS*, 65-2, 2010; « L'histoire saisie par la fiction », *Le Débat*, 165, 2011; « Le récit entre fiction et réalité. Confusion de genres », *Les carnets du LARHRA*, 2, 2013. Le colloque « Littérature et histoire en débat » organisé par Catherine Coquio et Lucie Campos, Paris, 2012, participe du même élan. Cf. *Fabula* / *Les colloques*, Littérature et histoire en débats (www.fabula.org/colloques/sommaire2076.php).

7. Hayden WHITE, « Poétiques de l'histoire », *Labyrinthe*, 33-2, 2009, p. 21-65 (traduction par Laurent Ferri de l'introduction de *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973).

8. Fondée en 2008 par Claude Millet et Paule Petitier, cette revue se veut « le lieu d'interrogations réciproques de l'histoire, de la littérature et de l'esthétique » (<http://journals.openedition.org/lelh/>).

9. Ivan JABLONKA, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014. Voir aussi son livre *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil, 2016.

10. Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, particulièrement le chapitre 3, « L'histoire entre récit et connaissance », p. 87-107.

*et récit*¹¹. C'est l'ensemble de ces questionnements que la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine a souhaité reprendre en organisant une table ronde sur l'écriture de l'histoire comme science sociale et récit en juin 2017.

On l'aura compris, ce retour à la notion d'écriture de l'histoire renvoie au travail de Michel de Certeau, avec l'idée qu'il permet de clarifier les termes du débat¹². M. de Certeau articule en effet trois éléments fondamentaux pour toute réflexion sur l'écriture de l'histoire : une place, des procédures d'analyse et un texte. Chacun de ces éléments ressortit à une organisation – sociale, technique, politique, économique – dont il faut tenir compte pour appréhender la production historique à une époque donnée, mais aussi pour mieux comprendre l'évolution des types d'écriture et, plus généralement, des diverses manières dont on a pu concevoir et transmettre l'histoire, qui n'a pas toujours été une discipline savante. Le même travail doit être fait pour la littérature, si l'on ne veut pas projeter nos propres catégories dans le passé, au risque d'anachronismes et de contre-sens importants. Or, de ce point de vue, les historiens comme les littéraires ont des choses à dire pour savoir de quoi l'on parle, histoire et littérature n'étant pas deux grands massifs intemporels et sans histoire. En replaçant le questionnement du côté de l'écriture de l'histoire, nous avons souhaité sortir d'une appréhension binaire – littérature *et* histoire, pour ou *contre* le brouillage des frontières, etc. – pour mieux déployer les enjeux d'un débat qui touche à l'historicité des catégories, aux pratiques scientifiques qui sont les nôtres, à l'expérimentation de formes d'écriture novatrices, mais aussi aux dynamiques du marché éditorial et à la place de l'histoire dans le débat public.

LITTÉRATURE, RÉCIT ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

Champ historique, champ littéraire

Curieusement, les études littéraires sont relativement discrètes dans le débat actuel, de même que les historiens du livre et de l'édition, dont les apports ont pourtant été cruciaux sur la fabrique des institutions littéraires, les mécanismes de qualification et les phénomènes de littérisation des écrits du passé¹³. La comparaison entre les dossiers « Littérature et histoire » et « Savoirs de la littérature » parus dans les *Annales* à seize ans d'intervalle met à jour cet effacement. En 1994, Christian Jouhaud appelait à « prendre en considération la littérature comme une forme de médiation entre des producteurs et des récepteurs

11. Voir particulièrement, pour la question du récit historique, Paul RICOEUR, *Temps et récit*. 1. *L'intrigue et le récit historique* [1983], Paris, Seuil, 1991.

12. Michel DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire* [1975], Paris, Gallimard, 2002.

13. Sur ces apports, voir J. LYON-CAEN et D. RIBARD, *L'historien...*, *op. cit.*, p. 35-60. Sur la non prise en compte de la technicité de l'interprétation littéraire dans les débats récents, voir J. SOLCHANY, « Les bienveillantes... », art. cit., les actes du colloque « Littérature et histoire en débat », Paris, janvier 2012, publiés sur le site Fabula (www.fabula.org/colloques/sommaire2076.php) et la création de la collection « Littérature, histoire, politique » chez Garnier.

en des moments et en des sites donnés» et à «ne négliger aucune des modalités de sa valorisation, ce qui inclut la question du processus de production, de pérennisation et de transformation du canon»¹⁴. En 2010, Étienne Anheim et Antoine Lilti souhaitaient quant à eux renverser les termes du débat, en interrogeant non la part de fiction des textes historiens, mais les savoirs dont la littérature serait porteuse, ce qui conduisait à mettre de côté la problématique de l'historicité de la littérature¹⁵. Un mouvement confirmé, quatre ans plus tard, par la parution de *L'histoire est une littérature contemporaine* d'Ivan Jablonka¹⁶.

La définition actuelle de la littérature, comme institution et comme valeur, est ainsi toujours susceptible d'être projetée dans le passé. Or on ne saurait oublier que cette valeur est aujourd'hui largement tributaire d'une puissante machine médiatique, adossée à un ensemble de prix et portée par des réseaux d'interconnaissances. L'analyse de ces phénomènes suppose, en outre, de tenir compte de la conflictualité inhérente à la définition de la valeur littéraire, soumise à désaccords, tensions et oppositions. Bref, la littérature actuelle ne peut se comprendre en dehors du champ littéraire¹⁷.

Dès lors, l'appel à écrire des textes historiques littéraires ou à une hybridation des formes entre sciences humaines et «littérature du réel» se heurte à une double difficulté. La première tient au fait que l'histoire étant une discipline à vocation scientifique – même si ses fondements épistémologiques ne sont pas ceux des sciences naturelles¹⁸ –, toute production historique, du moins si elle entend se situer dans le champ de la discipline, entraîne nécessairement un rapport à des formes de validation et de critique des savoirs produits et des interprétations proposées. L'espace de cette validation, si on ne peut évidemment pas le penser comme autonome de la société dans laquelle il s'inscrit¹⁹, est cependant réglé par des procédures et des institutions qui soutiennent une communauté de pairs. La valeur accordée au sein de ce champ académique ne peut jouer ou permuter dans celui de la littérature, même si un ouvrage peut être consacré au sein des deux champs.

La seconde difficulté tient à la scientificité des écrits historiques qui passe souvent par l'usage d'un vocabulaire technique, d'un appareil critique et de procédures d'administration de la preuve, autant d'éléments qui rompent avec les modes de validation d'un texte dans le champ littéraire. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils lui sont antithétiques puisqu'il ne saurait être question

14. Christian JOUHAUD, «Présentation» au dossier «Littérature et histoire», *Annales HSS*, 49-2, mars-avril 1994, p. 271-276, ici p. 273.

15. Étienne ANHEIM et Antoine LILTI, «Savoirs de la littérature», *Annales HSS*, 65-2, mars-avril 2010, p. 253-260.

16. Voir Élie HADDAD et Vincent MEYZIE, «La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture», *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 64-4, octobre-décembre 2015, p. 132-154.

17. Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* [1992], Paris, Seuil, 1998.

18. Jean-Claude PASSERON, *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation* [1991], Paris, Albin Michel, 2006.

19. Les travaux en sociologie et en histoire des sciences l'ont suffisamment montré.

d'essentialiser la littérature. Jacques Rancière a montré que la visée scientifique de l'histoire passe par une «poétique du savoir», soit «l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie»²⁰. Idée forte qui implique que les discours se constituent et se légitiment contre d'autres formes de discours. Une telle perspective conduit alors à s'interroger sur les types d'histoire et d'écriture historique, qui sont susceptibles de s'affranchir de cette opposition fondatrice, et d'obtenir ainsi une consécration dans le champ littéraire. L'injonction littéraire ne risque-t-elle pas d'orienter vers un nombre limité de modèles de récit et, si l'on pousse le paradoxe, d'aboutir à une réduction des possibilités d'écriture de l'histoire?

Histoire, récit, fiction

La question nous paraît d'autant plus légitime que les débats récents sur les rapports entre histoire et littérature semblent avoir tiré la conception du récit historique vers celle du roman, plus exactement du roman compris comme lieu de l'élaboration du rapport entre l'homme et le monde²¹ et qui accorde, de ce fait, une place centrale aux actions individuelles. Un récit, semblent demander lecteurs, éditeurs et même certains historiens, soit un récit d'actions d'individus. Cette idée du récit marque un déplacement très net – et de notre point de vue un recul – par rapport à la pensée de P. Ricœur qui mettait l'accent sur le fait que tout texte historique, même celui qui se veut le plus scientifique et le plus à distance de tout individualisme méthodologique, est nécessairement un récit, et qu'il faut donc travailler d'un point de vue épistémologique cet aspect de la discipline :

«Ma thèse est que l'histoire la plus éloignée de la forme narrative continue d'être reliée à la compréhension narrative par un lien de *dérivation*, que l'on peut reconstruire pas à pas, degré par degré, et par une méthode appropriée. [...] Ma thèse repose sur l'assertion d'un lien indirect de dérivation par lequel le savoir historique procède de la compréhension narrative sans rien perdre de son ambition scientifique. [...] Reconstruire les liens indirects de l'histoire au récit, c'est finalement porter au jour l'*intentionnalité de la pensée historique* par laquelle l'histoire continue de viser obliquement le champ de l'action humaine et sa temporalité de base»²².

La démonstration de P. Ricœur culminait dans la lecture de *La Méditerranée* de Braudel dont il analysait la construction et les éléments narratifs. R. Chartier en a tiré la conséquence logique qu'il n'y avait pas un «retour du récit», comme on le disait au début des années 1990, mais «la préférence accordée à certaines formes de récit aux dépens d'autres» – il mentionne «les récits biographiques entrecroisés de la micro-histoire»²³. Certes, un an auparavant, revenant sur l'écriture de son livre *Le fromage et les vers* paru en 1976, Carlo Ginzburg avait souligné dans un article que le rejet du récit chez des historiens comme François

20. Jacques RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 21.

21. Georges LUKACS, *La théorie du roman. Sociologie et littérature* [1920], Paris, Éditions Gonthier, 1979.

22. P. RICŒUR, *Temps et récit*, vol.1, *op. cit.*, p. 165-167.

23. R. CHARTIER, *Au bord de la falaise*, *op. cit.*, p. 92. Le chapitre 3 qui comprend ce passage, était paru sous forme d'article en 1994.

Furet assimilait toute narration au modèle du roman naturaliste du XIX^e siècle, alors qu'il en était bien d'autres possibles, comme le montraient les expériences littéraires du XX^e siècle. C. Ginzburg y exposait déjà l'idée d'un récit historique incluant en son sein la démarche et les limites de l'enquête, choix narratif qu'il plaçait au cœur de la microhistoire²⁴. Mais C. Ginzburg n'interrogeait pas le lien entre ce choix narratif, qui trouvait son inspiration dans le roman, et le choix d'un sujet de recherche à l'échelle individuelle.

Or c'est bien ce lien qui est devenu central dans les dernières années. L'historiographie s'est tournée vers les acteurs, leurs décisions, leurs marges de manœuvre, leurs raisons. Le cheminement qui a conduit à ce retour à une histoire centrée sur des individus est complexe : il faudrait y faire la part d'un retour à une historiographie traditionnelle, des expériences de la *microstoria*, de l'influence de différentes sociologies, allant de l'individualisme méthodologique à certains courants du pragmatisme. Toujours est-il que l'appel au récit est aujourd'hui fortement arrimé à la préférence pour la recherche d'une intelligibilité de l'histoire à hauteur d'homme. Ainsi, étrangement, ce questionnement autour d'un récit historique empruntant à la forme romanesque renvoie, d'une certaine manière, au XIX^e siècle, lorsque les auteurs du moment romantique réfléchissaient, à partir du roman historique, à une façon de raconter l'histoire nationale à travers une échelle individuelle, en lui empruntant sa « technique d'universalisation du singulier »²⁵.

L'histoire est de part en part écriture et narration, parce que son intelligibilité, prise dans le temps, ne peut que prendre la forme d'un récit. Sa spécificité tient à sa référentialité qui « doit transiter à travers la preuve documentaire, l'explication causale/finale et la mise en forme littéraire »²⁶. Rien n'interdit à des ouvrages à prétention littéraire de venir explorer ce territoire. De fait, l'intérêt historique croissant de nombre d'écrivains est venu faire trembler un peu plus la frontière entre roman et histoire. Mais l'impact que ces ouvrages ont eu dans les médias et les craintes qu'ils ont pu susciter chez les historiens se comprendraient sans doute moins si le modèle de récit promu par certains historiens n'était pas celui du roman, sous-tendu par une conception de l'histoire qui accorde le privilège à la restitution des actions individuelles et de leurs raisons.

24. Carlo Ginzburg écrit à propos de son projet de reconstruire l'univers intellectuel d'un meunier à travers les interrogatoires des inquisiteurs : « Un tel projet, par certains aspects paradoxal, pouvait se traduire en un récit capable de transformer les lacunes de la documentation en une surface lisse. Il le pouvait, mais évidemment il ne le devait pas : pour des raisons qui étaient à la fois d'ordre cognitif, éthique et esthétique. Les obstacles qui se dressaient contre cette recherche appartenaient à la documentation, et ils devaient donc faire partie du récit [...]. De cette manière, les hypothèses, les doutes, les incertitudes faisaient partie du récit ; la recherche de la vérité faisait partie de l'exposition de la vérité atteinte (nécessairement incomplète). Pouvait-on encore définir ce résultat comme de l'"histoire narrative" ? Pour tout lecteur qui avait un peu de familiarité avec les romans du XX^e siècle, la réponse était évidente » (C. GINZBURG, « Microhistoire : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Le fil et les traces. Vrai, faux, fictif* [2006], Lagrasse, Verdier, 2010, p. 361-405, cit. p. 385. La version originale de cet article est parue en anglais en 1993).

25. Marcel GAUCHET (éd.), *Philosophie des sciences historiques. Le moment romantique* [1988], rééd. Paris, Seuil, 2002, p. 17.

26. Sur l'histoire comme écriture et narration, P. RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* [2000], Paris, Seuil, 2003, cit. p. 323.

Conséquence des crispations récentes, la question de la fiction est revenue sur le devant de la scène. Le désir de littérature a pu conduire quelques historiens à franchir le pas de l'écriture fictionnelle, mais ils s'accordent toujours à maintenir une frontière entre histoire et fiction, cette dernière étant définie dans son sens courant par opposition à la réalité. I. Jablonka place ainsi au cœur de la démarche historique l'absence de fiction et la recherche d'éléments mis au service d'une explication. De même, l'idée de « savoirs de la littérature » fait de cette dernière un réservoir de récits et d'interprétations pouvant servir à renouveler le regard historique et à mieux comprendre les objets qu'il saisit. La frontière entre fiction et réalité s'en trouverait garantie par le fait que l'historien est alors maître de la définition de la littérature et de la place qu'il lui assigne. Mais cette conception reconnaît aussi une réelle puissance à la fiction, alors même que les débats récents ont montré à la fois l'intérêt des historiens pour celle-ci²⁷ tout autant que leur méfiance face à ce que certains perçoivent comme un danger d'effacement de la frontière entre histoire et fiction²⁸.

Il faut dire que les expériences littéraires ont poussé loin « l'assaut contre la frontière »²⁹ avec l'histoire, ainsi J. Cercas dans *Anatomie d'un instant* que Monica Martinat analyse dans son article comme œuvre d'historien. De fait, on ne saurait nier le « geste historiographique »³⁰ qui préside à ces écrits littéraires qui prennent en charge un moment historique ou cherchent le moyen d'explorer ce que l'histoire ne saurait appréhender. En cela, ils se tiennent toutefois hors de l'histoire comme discipline scientifique, réglée par ses procédures professionnelles, informée par les questionnements de son champ, soumise aux procédures de validation et de critiques de ses praticiens. Gestes historiographiques en tant qu'ils proposent un rapport au passé au service d'une interprétation de l'histoire, ces textes ont pour eux les pouvoirs de la littérature, ils sont capables de se jouer de la frontière avec l'histoire. Mais l'effacer ?

L'histoire entre contraintes éditoriales et contraintes institutionnelles

Telle est bien la crainte affichée par les historiens qui réagissent à ces œuvres, sur fond d'inquiétude croissante vis-à-vis des falsifications ou des manipulations de l'histoire, dont la diffusion serait accélérée et facilitée par Internet. Si,

27. On se reportera, par exemple, à l'engouement pour l'histoire contrefactuelle, que deux historiens ont récemment mis en relation avec les formes de jeux d'histoire et de littérature uchronique. Voir Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGARAVÉLOU, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016.

28. On lira en ce sens l'article d'Anton BEEVOR, « La fiction et les faits. Périls de la "faction" », *Le Débat*, 165, mai-juin 2011, p. 26-40, qui convaincra en outre que la question ne se pose pas qu'en France. Plus généralement, voir l'ensemble du dossier « L'histoire saisie par la fiction » de ce même numéro, et la réflexion qui court tout au long de l'œuvre de C. GINZBURG. Voir notamment *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve* [2000], Paris, Gallimard-Seuil-EHESS, 2003 et *Le fil et les traces, op. cit.*

29. P. BOUCHERON, « "Toute littérature est assaut contre la frontière". Note sur les embarras historiques d'une rentrée littéraire », *Annales HSS*, 65-2, mars-avril 2010, p. 441-467.

30. Nous empruntons cette formule à l'article de Laurence Giavarini qui l'utilise pour des textes littéraires du XVII^e siècle et l'applique ensuite à la controverse autour du livre *Jan Karcki*. Voir *infra*.

cependant, l'on réfléchit en termes d'écriture de l'histoire, comprendre ce qui se joue entre littérature et histoire suppose de déplacer le regard vers le contexte institutionnel et social dans lequel est produite la recherche scientifique aujourd'hui. Les conditions de travail des chercheurs et des enseignants-chercheurs entrent alors en jeu – et ce qu'elles impliquent sur les types d'histoire possibles, les paradigmes scientifiques dominants, le rapport aux sources, etc. –, mais aussi les conditions matérielles de sa diffusion. Tout cela a des conséquences sur la pratique du métier d'historien qu'il convient d'interroger. Nous n'en retiendrons ici que deux aspects : celui de l'édition, celui des réformes dans l'enseignement supérieur et la recherche.

Les contraintes éditoriales sont connues. Réduire l'appareil critique et la taille des manuscrits semble être devenu une condition nécessaire pour être publié chez un éditeur généraliste (et certains éditeurs universitaires tendent à adopter ce schéma, en France au moins, ce qui est sans doute moins vrai pour l'édition en anglais, en espagnol ou même en allemand). Richard Figuière rappelle dans son article le caractère ambigu du marché du livre d'histoire, tiraillé entre de rares cas de ventes exceptionnelles qui peuvent aller jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, assurant à leurs auteurs une notoriété et une présence médiatique forte, et une masse d'ouvrages qui ne dépassent pas quatre cents copies écoulées. Les effets de l'actualité politique ou commémorative jouent beaucoup dans la réception des succès de librairie qui, la plupart du temps, se situent du côté de la synthèse et non du travail de recherche. Le rôle des éditeurs n'est pas négligeable dans les nouvelles formes d'écriture de l'histoire, eux qui poussent à des livres accessibles et à des formes d'expérimentation susceptibles de plaire à un public large. Éric Vigne, responsable de grandes collections d'histoire et de sciences humaines chez Gallimard, a analysé du point de vue de l'édition la crise du livre et la saisie de toute la chaîne de production par la marchandisation spécifique qu'impose le capitalisme contemporain, depuis la conception de l'auteur jusqu'à la mise en circulation sur les têtes de gondoles achetées par les éditeurs, puis au pilonnage des exemplaires retournés dans un délai très court. Ce processus est soutenu par la sociologie des nouveaux acteurs de ce monde du livre, venus désormais des études commerciales et non des humanités³¹. C'est dans ce contexte que le livre de sciences humaines et sociales décline – non rentable sauf, éventuellement, sur le long terme qui n'intéresse pas les éditeurs, à l'exception de quelques titres entrés dans le canon – et que la pression augmente pour que les historiens, sociologues et anthropologues écrivent des ouvrages qui ressemblent davantage à des essais (les « ouvrages de connaissance », selon la formule d'É. Vigne) qu'à des livres de recherche (les « livres de savoir »). La tentation de proposer d'autres formes d'écriture de l'histoire se comprend aussi dans ce contexte par la volonté d'être édité par une grande maison d'édition et d'accéder à la reconnaissance d'un lectorat plus large comme à celle de la sphère médiatique.

31. ÉRIC VIGNE, *Le livre et l'éditeur*, Paris, Klincksieck, 2008.

Mais les conditions de la recherche et leur transformation accélérée au cours des vingt dernières années sont également en cause³². Les sciences humaines et sociales n'y échappent pas : soumises à une pression scientifique de la part des différentes tutelles qui structurent le champ institutionnel de la recherche, conséquence de l'émergence des *big data* et de l'importance économique et politique de leur exploitation, mais aussi de la demande politique d'applications concrètes, sociétales, des travaux effectués, leur autonomie scientifique a indéniablement reculé. D'autre part, la course à la publication, une forte incitation à déposer des projets correspondant aux priorités décidées par les pouvoirs publics, une augmentation du temps de travail résultant de la détérioration des conditions d'enseignement à l'université et de l'inflation bureaucratique qui touche toutes les organisations saisies par le *new management*, nuisent à la capacité d'une recherche de long terme en archives et en bibliothèques³³. Il peut être tentant, dans ces conditions qui empêchent des dépouillements importants, de se concentrer sur des sources relativement aisées à manier, sur la reconstitution de parcours individuels qu'il est en outre possible de valoriser d'un point de vue médiatique et éditorial. Une telle conjoncture historiographique menace le « double front de la rationalité historique » dont parle J. Rancière, rationalité qui bataille sans cesse « contre les brèves lueurs de l'événement et le bavardage des rois, des ambassadeurs ou des pauvres ; mais aussi contre la rationalité conquérante des lois économiques et du savoir social »³⁴. Les enjeux de l'écriture de l'histoire dépassent ainsi largement le problème de son rapport à la littérature pour rejoindre celui de l'agenda de la recherche historique, de ses méthodes, de ses objectifs, et du rôle de l'historien dans la Cité, puisque celui-ci, dans son travail, ne s'adresse pas nécessairement à ses seuls pairs.

TÉMOIGNAGE, RÉCIT ET HISTOIRE

Les communications de la table ronde organisée par la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine au mois de juin 2017 ont fortement orienté le problème initialement posé vers la question du témoignage qui n'apparaissait pas dans l'argumentaire initial. À la lecture des textes réunis dans ce volume, il nous est devenu

32. Pour le cadre général des réformes universitaires, on consultera Christophe CHARLE et Charles SOULIÉ (éd.), *Les « ravages » de la modernisation universitaire en Europe*, Paris, Syllepse, 2007 ; EID., *La dérégulation universitaire. La construction des « marchés » des études supérieures dans le monde*, Paris, Syllepse, 2015 ; Isabelle BRUNO, *À vos marques[©], prêts... cherchez ! La stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2008 ; I. BRUNO, Pierre CLÉMENT, Christian LAVAL, *La grande mutation. Éducation et néolibéralisme en Europe*, Paris, Syllepse, 2010. Pour une perspective juridique et institutionnelle sur le statut des enseignants-chercheurs et son affaiblissement, Olivier BEAUD, *Les libertés universitaires à l'abandon ? Pour une reconnaissance pleine et entière de la liberté académique*, Paris, Dalloz, 2010.

33. Dont témoignent *a contrario* les réactions comme le mouvement *Slow Science*. On peut lire sur cette question Isabelle STENGERS, Thierry DRUMM, *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte, 2017.

34. J. RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire, op. cit.*, p. 164.

évident que cette notion de témoignage était au cœur de la spécificité du moment historiographique actuel, qui lui donne sa tonalité particulière par rapport aux débats qui ont pu avoir lieu par le passé sur les rapports entre histoire et littérature et qui renvoie à la place de l'individu dans la recherche historique.

La littérature saisie par le témoignage

L'importance accordée aujourd'hui au témoignage s'inscrit dans de forts enjeux mémoriels qui trouvent régulièrement un écho médiatique, tant du côté de l'histoire que de la littérature. À cet égard, il faut faire une place particulière à l'abondante littérature du témoignage, née des grands conflits du XX^e siècle : de la Première Guerre mondiale à la Shoah, en passant par la guerre civile espagnole, le goulag et, plus récemment, les dictatures militaires latino-américaines ou le génocide rwandais. Pour ne prendre qu'un exemple, le Chili de Pinochet a fait l'objet des récits de Carmen Castillo, la compagne de Miguel Enriquez, le dirigeant du MIR assassiné sous ses yeux en 1974, qui évoquent la clandestinité, la torture et l'exil, d'abord sous la forme d'un livre *Un jour d'octobre à Santiago* (1980), puis d'un film documentaire *Rue Santa Fé* (2007) et enfin d'une bande-dessinée, *Vaincus mais vivants* (2015), croisant ainsi les problématiques propres à la variation du témoignage à celle des genres littéraires³⁵. Mentionnons aussi la traduction récente en français de l'ouvrage de l'ancien ministre d'Allende, Sergio Bitar, *Dawson île 10*, qui raconte son emprisonnement dans le camp de l'île Dawson, à l'extrême sud du Chili, le quotidien de la violence et la déshumanisation, dans un récit empreint du souvenir « littéraire » de la Shoah³⁶, au point de faire de la prison de Dawson le prototype d'un univers concentrationnaire, ce que des travaux historiques récents montrent qu'elle n'a pas été exactement³⁷. Ce qui pose la question de l'épaisseur littéraire de l'écriture de témoignage, ici encore doublée par une adaptation cinématographique signée par une autre victime de la dictature chilienne, Miguel Littín.

On manquerait cependant la spécificité de la question actuelle du témoignage si l'on en restait là. Pour la saisir, il faut non seulement prendre en compte les évolutions de la littérature mais considérer également les raisons qui, du côté de la recherche historique elle-même, rendent si sensibles les enjeux de la mémoire et du témoignage que leur saisie par la littérature en devient soit une menace, soit une source d'inspiration. La réponse de Philipppes Artières dans son article tient dans une proposition : la littérature a cessé de tenir la fonction de dire l'inavouable, comme le formulait Michel Foucault, pour établir un nouveau rapport à la vérité, celui de l'expérience singulière de l'événement commun. La littérature « fait

35. Voir Ignacio DEL VALLE et Carolina AMARAL, « Carmen Castillo : récits visuels et audiovisuels de l'Unité populaire et de la dictature chilienne », *Sociétés & Représentations*, 41, 2006/1, p. 163-170.

36. Sergio BITAR, *Dawson île 10. Un camp de concentration sous Pinochet*, Paris, Tirésias, 2016.

37. Voir Geoffrey DURAND, « Le camp de prisonniers de l'île Dawson. Miroir de l'histoire du temps présent », master d'histoire, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 2014.

témoin» en ce qu'elle est désormais dominée par un rapport au réel constitué d'une présence, celle du «rapport du sujet à son passé». Convoquant Patrick Modiano, W. G. Sebald et Svetlana Alexievitch, P. Artières analyse différentes modalités de ce «faire témoin», différentes façons d'inscrire textuellement, littérairement, dans le travail de la langue, du récit et de traces passées, le rapport brouillé de chaque individu et de notre temps à son passé, la mémoire qui les travaille, dont le point de fuite principal reste la Seconde Guerre mondiale. Œuvre jamais achevée que cette littérature qui explore dans la mémoire incertaine et fragile de personnes singulières, ou des traces qu'elles ont laissées, le témoignage des ruines passées³⁸. S'éclaire peut-être alors ce qu'il y a de si désirable dans la littérature pour l'histoire, pour reprendre la formule inaugurale de l'article de P. Artières.

L'histoire saisie par le témoignage

Car c'est peu dire que la recherche historique est elle-même saisie par cette question du témoignage, dans un contexte qui inscrit cette dernière dans une «culture de la mémoire», voire dans une «religion de la mémoire», selon les expressions de Catherine Coquio, qui est aussi une politique, partiellement mondialisée, où se joue le rapport de notre société avec les grandes catastrophes du XX^e siècle, les conflits contemporains ou encore, en amont, l'esclavage et la traite des Noirs. Mais ce rapport, lesté de lourds enjeux politiques et sociaux, a progressivement été fétichisé et dissocié du réel. Esthétisation, monumentalisation et dépolitisation du témoignage en sont les conséquences, qui ouvrent la voie à toutes les amnésies portant sur d'autres violences, actuelles³⁹.

De ce moment particulier, les historiens sont à la fois acteurs et analystes, cherchant à comprendre les conditions d'émergence de «l'ère du témoin», tout en réfléchissant aux relations entre histoire et témoignage, dans la lignée des travaux de P. Ricoeur, notamment⁴⁰. Aux interrogations, fortement portées par la littérature, les réponses venant des historiens sont cependant diverses, comme le montrent les articles de ce dossier. Des sensibilités esthétiques et des rapports politiques au savoir jouent dans les positions des uns et des autres. Mais la notion de témoignage elle-même n'est que rarement interrogée en tant que telle ou historicisée, même lorsque le témoignage est pris non comme un donné, une évidence, mais comme «traces d'une expérience d'écriture» inscrites dans un contexte spécifique. C'est ce qu'ont fait Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira lorsqu'ils ont analysé des écrits de l'époque moderne qui cherchaient à dire «les malheurs du temps», à inscrire cette expérience en vue

38. Voir également l'enquête sur la littérature mémorielle contemporaine lancée par la revue *Mémoires en jeu* en mars 2018 (www.memoires-en-jeu.com).

39. Tout ce paragraphe s'inspire de Catherine COQUIO, *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2015.

40. On consultera sur ces questions Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998; P. RICOEUR, *La mémoire...*, op. cit.; François HARTOG, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, notamment le chapitre intitulé «Le témoin et l'historien», p. 191-214.

d'une transmission⁴¹. N'en est pas levée pour autant l'ambiguïté de savoir si ce sont les auteurs des écrits qui témoignent ou les historiens qui les font témoigner⁴².

Cette ambiguïté, si elle n'est pas prise en charge dans le travail de l'historien, comporte des risques quant à l'opération historiographique elle-même. Dans sa contribution, M. Martinat montre que l'hybridation entre littérature et histoire n'a pas les mêmes implications selon que l'on se place du côté du roman ou du côté de la discipline historique. Rappelant qu'Alessandro Manzoni avait déjà pointé ces difficultés, elle questionne le rapport distant à l'administration de la preuve et son corolaire, le modèle d'autorité de l'individu-historien, seul garant de la véracité de son discours, qui semblent dominer lorsque la forme littéraire pousse à privilégier la connaissance empathique sur la connaissance critique⁴³. La réflexion sur les rapports entre littérature et histoire ne peut, dès lors, se faire sans une appréhension sociologique du désir de littérature que manifestent certains historiens, en lien avec la valeur de celle-ci, dont l'historicité est perdue. Car, comme le montre l'article de J. Lyon-Caen, cette aspiration à devenir auteur est aussi l'affirmation d'un « je » qui brouille l'opération historiographique, met à mal la séparation entre le passé et le présent par l'élaboration d'une autre fiction, celle de l'historien-écrivain dont l'intériorité vient garantir tant la vérité du discours que la présence immédiate du passé dans le présent.

L'un des moyens proposés pour éviter cette tentation est de considérer les témoignages du passé comme des actions sociales, ce qui permet de déplacer le regard en les insérant dans d'autres actions qui ne relèvent pas nécessairement de l'écriture⁴⁴. C'est à reprendre cette méthode élaborée au sein du Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (GRIHL) que J. Lyon-Caen s'applique dans le domaine de l'historiographie de la Shoah. Elle peut ainsi montrer combien le geste historiographique de Michel Borwicz, utilisant pour raconter l'insurrection du ghetto de Varsovie tout un ensemble d'écrits qui étaient pris dans une action de combat, même quand ils furent par la suite intégrés dans la littérature, les agençant dans une forme relevant de l'histoire-bataille dans l'objectif de les faire témoigner non comme simples traces, mais pour ce qu'ils furent, des actions de combat, permet de laisser la porte ouverte de l'armoire des archives. Faire témoigner revient alors à ne pas parler à la place des morts, à ne pas laisser l'historien seul garant de la parole des morts.

41. Voir Christian JOUHAUD, Dinah RIBARD, Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009. L'expression « traces d'une expérience d'écriture » se trouve à la p. 11.

42. L'ambiguïté que nous soulignons se perçoit dans la conclusion : « Si nous nous sommes livrés maintes fois à la critique d'un savoir produit à l'aide de témoignages, cela a été, dans tous les cas, pour parvenir à faire témoigner ces témoignages, grâce à une prise en compte de l'historicité de leur écriture, et de l'accueil de cette historicité dans l'écriture des historiens. » *Ibidem*, p. 342.

43. On lira également à ce propos la note critique de Léonore LE CAISNE, « *Laëtitia* ou la fin de l'enquête scientifique », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 64-1, p. 175-185.

44. Sur cette méthode, voir GRIHL, *Écriture et action. XVII^e-XIX^e siècle, une enquête collective*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016, ainsi que C. JOUHAUD, D. RIBARD, N. SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage*, *op. cit.*

L'ombre portée de Michelet plane sur cette façon d'appréhender historiquement le témoignage, Michelet qui, cherchant à s'approprier la langue du peuple, prit conscience à la fin de sa vie de l'impossibilité de ce projet, que cette langue lui était restée inaccessible, qu'il n'avait pu que « chanter une parole impossible »⁴⁵ ou, dans une version encore plus pessimiste, qu'il n'avait fait qu'inventer « l'art de faire parler les pauvres en les faisant taire, de les faire parler comme muets »⁴⁶. Faire témoigner est une tentative pour dépasser cette aporie, une manière pour l'historien de garder une humilité par rapport à la parole des morts.

C'est cette même problématique qui se trouve au cœur de la démarche de Stéphane Michonneau dans son article qui prend la forme d'un retour sur expérience. Il montre comment l'enquête qu'il a menée sur le manuscrit inédit d'un ancien prisonnier républicain espagnol l'a conduit à transformer son écriture de l'histoire et son appréhension de la discipline. « Unique lecteur de cette œuvre oubliée, je comprends bientôt que, malgré moi, je fais partie de cette histoire. Mais alors, comment la raconter sans remettre en question ce que je croyais savoir de mon métier d'historien ? »⁴⁷ Prenant acte de l'échec d'une démarche qui faisait du texte ce qu'il n'était pas – un témoignage alors qu'il s'agissait d'un écrit fait pour se souvenir, d'un récit du mémorable – l'historien rompt avec une pratique de l'histoire qui tenait la mémoire à distance. S. Michonneau s'inscrit dans la chaîne du mémorable où des récits se répondent les uns aux autres et où l'historien, refusant d'avoir le dernier mot, passe le témoin. Il produit alors un récit d'enquête – S. Michonneau reprend la formule d'I. Jablonka – qui narre le processus par lequel il se fait lui-même témoin de cette histoire. L'acceptation de cette position de témoin a pour conséquence de transformer la texture même du passé, ce dernier n'étant plus un temps mort mais « un *encore-là* » qui s'impose dans le présent, tout en apparaissant comme un « *n'étant-plus*, une absence, une perte ». La place que prend l'historien va indissolublement avec une épistémologie. On comprend que la question du témoignage, corollaire de celle du rapport entre littérature et histoire dans la conjoncture actuelle, suscite des débats.

Pour R. Figuiet ces recompositions entre histoire et littérature et leur impact sur l'écriture de l'histoire, dissociée des sciences sociales, sont une conséquence des changements du rapport au temps de notre société, qui conduiraient certains historiens à conclure une nouvelle alliance avec la littérature pour y chercher les moyens d'un franchissement de la distance qui nous sépare d'un passé mort, une manière de le rendre présent à nous. Se comprendrait ainsi la force de la question du témoignage aujourd'hui. Mais c'est aussi, comme le montre L. Giavarini dans son article, un rapport à un « système de la vérité », selon la proposition de M. Foucault, système éminemment conflictuel, fondé sur les deux valeurs cardinales que sont le « réel » et l'« individu », des valeurs qui ont pénétré la science

45. Roland BARTHES, *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, 1975, p. 144.

46. J. RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire*, op. cit., p. 96.

47. Stéphane MICHONNEAU, *Un récit mémorable. Essai d'auto-exorcisme historique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, quatrième de couverture.

historique. Se plaçant au XVII^e siècle, moment de l'institutionnalisation de la littérature et de l'émergence de ses pouvoirs au sein d'un nouveau « système de la vérité », L. Giavarini montre les dispositifs narratifs et les actions de publication qui, dans certains ouvrages comme *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, ont permis de produire des gestes historiographiques, d'élaborer une transmission du passé d'autant plus efficace que ces textes se donnaient comme décontextualisés et à distance de toute polémique. Réinvestissant cette méthode à propos des controverses suscitées par le livre *Jan Karski*, elle pointe le caractère problématique du rôle cardinal acquis par la notion de témoignage, d'autant plus que l'histoire, quand elle reprend cette notion sans en faire la critique, c'est-à-dire sans envisager sa place au sein d'une construction conflictuelle de la vérité, se place sur le terrain d'une littérature qui est devenue le lieu même de la vérité historique du témoignage, dans une situation de concurrence d'où elle ne peut que sortir perdante. Le caractère aigu de la question posée à l'histoire par la littérature aujourd'hui tient alors à la croyance largement partagée, y compris par les historiens, dans le fait que la vérité de l'histoire se situe du côté des individus (de leurs actions, de leurs pensées), et au pouvoir de la littérature à exprimer et rendre présent le point de vue des individus, et donc la vérité de l'histoire.

Les gestes historiographiques de la littérature actuelle ainsi que leur réception ne sont donc possibles que dans la configuration intellectuelle et sociale spécifique que nous vivons (un « système de la vérité »), laquelle ne fragiliserait l'histoire comme discipline et la connaissance historique comme résultat d'une pratique scientifique que dans la mesure où la discipline historique elle-même (et plus généralement les sciences humaines et sociales) se serait fragilisée dans son rapport à ses objets et dans ses fondements épistémologiques. Dès lors, le problème tel qu'il se pose aujourd'hui ne concernerait pas la littérature, mais l'histoire. La « fragilité de l'histoire » dont parle P. Boucheron ne serait ainsi pas intrinsèque, essentielle à la discipline, en tout temps et en tout lieu, mais renverrait à cette conjoncture actuelle dont nous avons essayé de cerner quelques éléments.

Anais FLÉCHET
 CHCSC – Université Versailles Saint-Quentin
 Bâtiment Vauban,
 47, boulevard Vauban
 78280 Guyancourt
 anaisflechet@gmail.com

Élie HADDAD
 CRH-RHiSoP – CNRS, EHESS
 54, boulevard Raspail
 75006 Paris
 haddad@ehess.fr